



Dominique : Prêcher, une manière d'être ami des hommes

**Sr. Anne Lécu op.
18 mai 2021, Paris**

Sœur Rosario et l'équipe des moyens de communication m'ont demandé d'inaugurer ces trois conférences à l'occasion de l'anniversaire de la mort de saint Dominique. C'est un grand honneur et je les remercie. Il s'agit donc « d'approfondir et connaître la vie, l'inspiration et le zèle qui ont motivé saint Dominique à répondre, avec originalité, aux besoins de l'Église de son temps et que Marie Poussepin a su accueillir et intégrer dans la fondation de sa communauté ». Je m'appuierai notamment sur le *Libellus* de Jourdain de Saxe, disponible dans toutes les langues, que je vous invite à relire pour l'occasion.

Introduction

Dominique, c'est d'abord un homme d'amitié. Il aime le monde, il aime les gens, il aime ses sœurs et ses frères. « Parce qu'il aimait tout le monde, tout le monde l'aimait » (Jourdain). Ce n'est pas une haute figure charismatique, mais un homme persévérant, humble. Ce n'est pas un homme brillant mais un homme lumineux. Je ne suis pas du tout historienne, et je vais raconter sa vie à partir de ce prisme, l'amitié.

C'est l'amitié qui pousse Dominique à vendre sa Bible, c'est elle encore qui le pousse à discuter sans fin pour convaincre, par la douceur, ceux qui sont devenus hérétiques. C'est elle qui le pousse la nuit à supplier pour les hommes et pour le monde, et c'est elle enfin qui l'incite à mettre en œuvre l'intuition de Diego d'Osma : prêcher par la parole et par l'exemple, sans l'apparat des évêques, afin de gagner en souplesse et liberté, pour annoncer l'heureuse nouvelle de l'évangile. Et pour se faire, fonder un ordre, avec des sœurs, des frères et des laïcs, voués à la prédication.

Le cœur de mon propos est le suivant : il n'y a donc pas comme telle de « spiritualité dominicaine » ni de recherche d'une perfection évangélique « pour soi » : elle n'existe que « pour l'autre », afin que l'évangile soit annoncé.

1. Le geste inaugural : à la fois un cœur de chair et l'attention aux circonstances.

a. L'amour de la Parole

Vers l'âge de 14 ans, Dominique est envoyé à Palencia, (qui deviendra plus tard la première université d'Espagne). A l'époque de Dominique, existe déjà là-bas un enseignement des « sciences libres », sensé durer sept ans. Jourdain rapporte que Dominique, impatient de commencer l'étude de la théologie mis fin à cette première formation après 5 ou 6 ans, estimant qu'il en avait assez appris. (*Libellus* de Jourdain, § 6)

Il commence donc la théologie vers 19-20 ans. Théologie à l'époque, cela veut dire, étude des saintes écritures. Dominique aime les Écritures, et l'on raconte qu'il portait toujours sur lui l'évangile de Matthieu, les épîtres de Paul et (sans doute des extraits) des conférences de Cassien. Il est voué à la Parole.

7. Il passa donc quatre années dans ces études sacrées. Telle était sa persévérance et son avidité à puiser dans les eaux des Saintes Écritures qu'infatigable quand il s'agissait d'étudier, il passait les nuits à peu près sans sommeil, cependant que dans le plus profond de son esprit, la mémoire tenace retenait dans son sein la vérité que recevait l'oreille. Et ce qu'il apprenait avec facilité, grâce à ses dons, il l'arrosait des sentiments de sa piété et en faisait germer des œuvres de salut ; il accédait de la sorte à la béatitude, au jugement de la Vérité même qui proclame dans l'Évangile : "bienheureux ceux qui entendent la Parole de Dieu et la gardent". Il y a en effet deux manières de garder la parole divine : par l'une nous retenons dans la mémoire ce que nous recevons par l'oreille ; *par l'autre nous consacrons dans les faits et manifestons par l'action ce que nous avons entendu*. Nul ne conteste que cette dernière façon de garder est la plus louable des deux : ainsi le grain de froment se garde mieux quand on le confie à la terre que si on le laisse dans un coffre. Cet heureux serviteur de Dieu ne négligeait ni l'une ni l'autre méthode. Sa mémoire, comme un grenier de Dieu, était toujours prompte à fournir une chose après l'autre, tandis que ses actions et ses œuvres manifestaient à l'extérieur de la façon la plus éclatante ce qui se cachait dans le sanctuaire de son cœur. (*Libellus* de Jourdain)

L'un ne va pas sans l'autre : il convient à la fois de lire les Écritures, et surtout d'écouter les questions que la Bible nous pose, et de mettre en œuvre ces questions dans notre vie. Un auteur français que j'aime beaucoup, Jacques Ellul, dit volontiers que la Bible n'est pas un livre de réponses, mais un livre de questions. Dominique comprend cela.

b. La conversion de Palencia : la parole de Dieu n'existe que pour les vivants.

Il faut bien avoir conscience qu'à l'époque, nous sommes avant l'invention de l'imprimerie, donc les livres sont tous issus du travail des copistes. Arrive alors un épisode qui marque sans doute la conversion de Dominique : il vend ses livres et donne l'argent récolté aux pauvres. Ce geste est contagieux. « Par cet exemple de bonté, il anima si fort le cœur des autres théologiens et des maîtres, que ceux-ci, découvrant l'avarice de leur lâcheté en présence de la

générosité du jeune homme, se mirent à répandre dès lors de très larges aumônes ». (*Libellus* 10). Le frère Étienne qui déposa au procès de canonisation ajoute que Dominique avait dit : « Je ne veux pas étudier sur des peaux mortes tandis que des hommes meurent de faim. » Jean-René Bouchet commente :

Dominique est à Palencia. Il étudie la Bible avec passion. Survient une famine qui ravage le pays, Dominique n'est pas riche. S'il veut aider les affamés, il ne lui reste qu'à vendre sa Bible qui est son instrument de travail. [...] Dominique sait, il l'a lu en toutes lettres, chez Augustin par exemple, que lorsqu'il n'est pas intégré et pratiqué, l'Évangile devient lettre qui tue, peau morte, bouquin¹.

Dans ce que l'on appelle la 'conversion de Palencia', trois points singularisent l'itinéraire de Dominique :

- Tandis que la plupart du temps ses prédécesseurs vendent leur Bible en une démarche personnelle et intérieure d'intégration de son message, ici c'est la pression des événements qui donne à Dominique l'idée de faire ce pas.
- D'autre part, pour certains des premiers frères qui témoignent au procès de béatification, ce geste est contagieux. [...] Pour Etienne de Lombardie par exemple, il y a un lien organique entre le geste de Dominique étudiant et la fondation de l'Ordre : "Plusieurs notables influent suivirent son exemple et dès cet instant se mirent à prêcher avec lui".
- Enfin, s'ajoute une remarque de vocabulaire. Jourdain décrit Dominique "ému de par la détresse des pauvres et brûlant en lui-même de compassion", Etienne, "Tout ému de compassion et de miséricorde" ; Jean d'Espagne, "ému de pitié et poussé par la charité" » (p. 15-16). Dominique est remué jusqu'aux larmes par la détresse matérielle ou spirituelle et cela ne le laissera jamais en repos.

Ce qui est propre à la démarche de Dominique, c'est qu'elle n'est pas provoquée par la parole de Dieu seulement. Ce sont les circonstances qui la décident. Et là, c'est un trait qui reviendra souvent : Dominique obéit aux circonstances, et ce mélange de *compassio* ou miséricorde et de *sequela Christi* caractérisera la manière de faire de Dominique.

Marie Poussepin à son tour obéira aux circonstances : il ne faut pas oublier qu'elle choisit d'orienter sa prédication par la charité auprès des pauvres malades à domicile, et des jeunes filles qui n'ont pas d'éducation, car là, personne ne s'en occupe. Les orientations de la Congrégation (éducation et soin) sont des choix de circonstance. La question aujourd'hui pour nous, c'est bien : où sont les lieux et les personnes dont nul ne s'occupe ? Car c'est sans doute là qu'il faut prêcher par la parole et par les actes.

¹ Jean-René Bouchet, *Saint Dominique*, Cerf, 1988.

c. *Attachement à la parole et attachement aux plus pauvres : une unique amitié*

Cet attachement à la Parole va inciter Dominique une fois son ordre fondé à envoyer les frères étudier. Il s'agit d'aimer le monde afin de désirer mieux le comprendre, désirer l'écouter pour lui proposer l'heureuse nouvelle de l'évangile. Mais pour cela, il faut comprendre le monde dans lequel on est, écouter les gens, partager leur vie, leur pain, les joies, leurs peines. Ce n'est qu'après tout cela que l'on aura quelque chance de trouver les mots justes pour annoncer Jésus-Christ.

Le père Congar (grand théologien dominicain du Concile Vatican II) disait volontiers qu'un frère (et donc une sœur) doit étudier quatre heures par jour, et que c'est là sa contemplation. Étudier, ce n'est pas forcément faire un travail intellectuel de haut niveau : mais lire la Bible, le journal, se former et se cultiver sa vie durant pour *entendre* le bruit du monde, et notamment ce que Bruno Cadore appelle *l'envers du monde*, entendre ce qui se passe dans les zones qui n'intéressent personne. Cela ne se trouve pas sur internet ou les réseaux sociaux. Cela se trouve auprès des personnes, en chair et en os, que nous côtoyons. Sommes-nous amies de ceux qui nous côtoyons ? L'étude ainsi comprise est une œuvre d'amitié, et de contemplation. C'est ce que proposait Marie Poussepin en invitant dans son couvent ceux et celles qui voulaient le dimanche après-midi et en leur proposant des conférences spirituelles données par les sœurs, et donc préparées par les sœurs, pour encourager dans la foi les personnes plus avancées en âge.

2. La prière de Dominique

Après avoir vendu ses biens, Dominique va entrer au chapitre des chanoines d'Osma. L'évêque qui a reçu Dominique est Martin de Basan et le prieur de la communauté est Diego d'Acevedo (communément appelé Diego d'Osma), homme ouvert, estimé et soucieux de faire vivre l'évangile parmi les chanoines. A l'époque, les chanoines vivent une forme de monachisme dans la ville, avec une vie commune stricte et les offices. Ils sont souvent sous la règle de saint Augustin et peuvent parfois animer une petite école de théologie. Diego veut reformer le chapitre (car certains ont mènent un train de vie personnel et considèrent comme biens privés les legs de leur famille). Il repère Dominique et en fait assez vite son sous prieur.

Dans sa biographie, très complète, de saint Dominique, le Père M. H. Vicaire, o.p., a bien montré que le chanoine, à cette époque, était appelé à une vie de prière, souvent plus contemplative que celle des moines qui, dans les abbayes, à côté des tâches multiples (travaux des champs, écoles) assuraient aussi des charges pastorales. L'office chanté quotidien, la prière commune des heures, la méditation et la lecture spirituelle en cellule traçaient pour le chanoine régulier un cadre où pouvait s'épanouir la contemplation. Le jeune Dominique en fut imprégné, en conserva l'esprit jusqu'à sa mort et, lorsqu'il fonda l'ordre des prêcheurs, en fit la base de la vie religieuse.

Il pouvait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans lorsqu'il reçut la robe blanche et le manteau noir des chanoines réguliers de Saint-Augustin : ce vêtement, un peu simplifié, serait plus tard celui des dominicains. Après un an de probation, il fit profession dans le chapitre, puis, peu de temps après, fut ordonné prêtre. Nous savons que Dominique lisait avec prédilection les Conférences des Pères du désert du moine italien Jean Cassien : ce livre consacré aux anachorètes africains servit à alimenter la vie spirituelle de religieux au Moyen Age. Jourdain raconte la prière de Dominique (à laquelle il n'assistait pas puisqu'il a rencontré Dominique beaucoup plus tard).

12. Dieu lui avait donné une grâce spéciale de prière envers les pécheurs, les pauvres, les affligés : il en portait les malheurs dans le sanctuaire intime de sa compassion et les larmes qui sortaient en bouillonnant de ses yeux manifestaient l'ardeur du sentiment qui brûlait en lui-même.

13. C'était pour lui une habitude très courante de passer la nuit en prière. La porte close, il priait son Père. Au cours et à la fin de ses oraisons, il avait accoutumé de proférer des cris et des paroles dans le gémissement de son cœur ; il ne pouvait se contenir et ces cris, sortant avec impétuosité, s'entendaient nettement d'en haut. Une de ses demandes fréquentes et singulières à Dieu était qu'il lui donnât une charité véritable et efficace pour cultiver et procurer le salut des hommes : car il pensait qu'il ne serait vraiment membre du Christ que le jour où il pourrait se donner tout entier, avec toutes ses forces, à gagner des âmes, comme le Seigneur Jésus, Sauveur de tous les hommes, se consacra tout entier à notre salut.

Comment Jourdain, qui n'a pas connu Dominique à Osma, peut-il écrire ces choses, sinon parce qu'il les a observées plus tard, à Sainte Sabine à Rome ? Jean-René Bouchet commente :

De là à déduire que Dominique est constitué comme fondateur et prêcheur par cette forme de prière, qu'elle est son charisme, et qu'elle est aux racines de l'Ordre, il n'y avait qu'un pas et je crois que Jourdain l'a franchi ici. Autrement dit, la conversion de Palencia s'épanouit à Osma dans une forme de prière que Dominique va conserver jusqu'à la fin².

Si Jean-René Bouchet a raison, ce que je crois, la question du salut universel est au cœur de la supplication de Dominique, et par conséquent au cœur de la nôtre. Il ne prie pas pour obtenir quelque grâce pour lui-même. Il prie *pour les autres*, pour ce monde, pour que tous soient sauvés. Car il n'y a de salut que si tous sont sauvés. Il se peut que pour Dominique, ses sœurs et ses frères, le plus haut degré de la prière ne soit pas la contemplation (comme dans les échelles saintes des moines médiévaux), mais la supplication pour le salut des hommes. Et cette supplication a une conséquence concrète dans la manière de faire de Dominique : avec Diego, il va prêcher ce salut.

² Jean-René Bouchet, *Saint Dominique*, p. 19.

3. Naissance de la prédication

a. La rencontre avec les hérétiques : l'amitié à l'origine de la conversion des Cathares

En 1201, Diego fut nommé évêque d'Osma. Dominique et lui sont très proches. En mai 1203, le roi de castille, Alphonse VIII, demande à Diego de mener une ambassade officielle auprès du roi du Danemark pour que celui-ci accepte de laisser sa fille épouser son propre fils, le prince héritier Ferdinand. Diego demande à Dominique de l'accompagner. Lors de ce voyage (entre le 14 octobre 1203 et le 26 février 1204), tous deux découvrent les poches de dissidence religieuse en pays albigeois. Les Cathares (étymologiquement les « purs ») se présentaient volontiers comme l'église de l'amour (*amor*) contre l'église de Rome (*roma* anagramme de *amor*), qu'ils considèrent comme l'église du diable.

Ce sont des gnostiques, avec une logique binaire qui oppose le Bien et le Mal, le Dieu du nouveau testament (bien) et le dieu de l'ancien (mal). La chair, le monde, le temps sont mauvais ; la sexualité est du domaine du diable et le vrai dieu ne règne que sur les esprits. Ils rejettent la matière, donc les sacrements.

Jourdain raconte que lorsque Dominique découvrit que les habitants de cette région étaient hérétiques depuis longtemps, il fut saisi d'une grande compassion pour tant d'âmes égarées. L'hôte de l'auberge où ils étaient descendus était un hérétique, et Dominique passa la première nuit à discuter pied à pied avec lui. C'est bien l'écoute et l'amitié qui sont ses armes. D'autres conversations suivirent et finalement l'homme revint à la foi. (*Libellus* 15)

Le voyage semble réussi, et ils rentrent en Castille. Mais il faut alors chercher la princesse et la ramener. Ils repartent donc et se présentent à nouveau à la cour de Valdemar II dans les années 1205 et 1206. Là, échec, ils reviennent sans la princesse. Est-elle morte, religieuse ? (*Libellus* 16)

Bref. Ils décident alors de se rendre à Rome pour rencontrer Innocent III, le pape. Diègue voulait en effet demander au pape la permission d'être déchargé du gouvernement de son diocèse d'Osma pour être libre de participer à l'évangélisation des Cumans (Estoniens ? Roumains ? Hongrois ?). Dominique partageait ce projet. Ils arrivent à Rome en février 1206. Le pape ne le permit pas et les renvoya, car il avait besoin de cet évêque réformateur.

Sur le chemin du retour, ils visitent Citeaux, et c'est le début de liens très forts avec les cisterciens. Ils arrivent à Montpellier fin mars 1206. Ils trouvent les légats pontificaux bien en difficulté avec les Cathares, car ils tentent de les ramener à la foi, en cheval, avec beaucoup de serviteurs, et un train de vie qui n'est pas celui des Cathares, car ils ont un rang à tenir en tant qu'ambassadeurs du pape. Innocent voyait bien le problème. Il leur écrivit :

Nous voulons et nous vous exhortons à procéder de telle sorte que la simplicité de votre attitude, manifeste aux yeux de chacun, ferme la bouche aux ignorants comme aux gens dépourvus de bon sens, et que rien dans votre action ni dans vos paroles n'apparaisse, que même un hérétique soit capable de critiquer.

Diego en vint à cette déclaration essentielle : « Il me semble impossible de ramener à la foi par des paroles seules des hommes qui s'appuient avant tout sur des exemples ». On retrouve ce qui sera toujours le Credo de Dominique : la prédication est un témoignage de vie.

Écoutons Jourdain :

20. Tandis qu'ils tenaient ainsi conseil, il arriva que l'évêque d'Osma passa par Montpellier où se poursuivait le concile. Ils accueillent le voyageur avec honneur et requièrent son conseil, le sachant plein de sainteté et de maturité, de justice et de zèle pour la foi. Homme de réflexion, bien instruit des voies divines, l'évêque posa quelques questions sur les usages et la conduite des hérétiques et remarqua que leur méthode habituelle pour attirer des gens à leur parti perfide était de confirmer leurs arguments et leurs prédications par les exemples d'une sainteté simulée. Apercevant alors, de l'autre bord, le train considérable des missionnaires, l'ampleur de leur dépense, de leur équipage et de leur vêtement : "Ce n'est pas ainsi, dit-il, frères, ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder. Il me semble impossible de réduire à la foi par des paroles seules des hommes qui s'appuient avant tout sur des exemples. Voyez les hérétiques : ils montrent les dehors de la dévotion et donnent aux gens simples pour les convaincre l'exemple menteur de la frugalité évangélique et de l'austérité. Si donc vous venez étaler des façons de vivre opposées, vous édifierez peu, vous détruirez beaucoup et ces gens refuseront d'adhérer. Chassez un clou par l'autre, mettez en fuite une sainteté feinte par un véritable esprit religieux ; seule une humilité vraie peut vaincre la jactance de ces pseudo-apôtres. Ainsi Paul a-t-il été contraint de faire l'insensé et d'énumérer ses vertus véritables, en proclamant les austérités et les périls qu'il avait affrontés, pour réfuter l'arrogance de gens qui se glorifiaient de leur vie méritoire." "Quel conseil nous donnez-vous donc, père très bon ?" disent-ils. Et lui : "Faites ce que vous me verrez faire !" Aussitôt, envahi par l'esprit du Seigneur, il appelle les siens, les renvoie à Osma avec son équipage, son bagage et divers objets d'apparat qu'il avait emportés avec lui, ne conservant que quelques clercs dans sa compagnie. Puis il déclare son intention de s'attarder dans ce territoire pour y répandre la foi.

22. À l'ouïe de ce conseil, les abbés missionnaires, animés par l'exemple, acceptèrent de s'engager de la même manière. Chacun renvoya chez lui les bagages qu'il avait apportés, conservant néanmoins les livres nécessaires en leur temps pour l'office, l'étude et la dispute. Sous la direction de l'évêque, qu'ils constituèrent comme supérieur et, pour ainsi dire, chef de toute l'affaire, ils commencèrent à proclamer la foi, à pied, sans frais d'argent, dans la pauvreté volontaire. Ce que voyant les hérétiques se mirent de leur côté à prêcher avec plus de vigueur.

Dans la décision de Diego, à laquelle s'associe Dominique, quelque chose mérite d'être noté : Il ne rompt pas avec l'Église « officielle », mais agit au sein d'une mission commandée par le pape, donc institutionnelle. Tout au long de sa vie, Dominique aura ainsi grand soin de

conjuguer en même temps des liens très forts avec l'Église visible sans rien renier de l'inspiration évangélique qu'il porte. Marie Poussepin fera exactement pareil : c'est une femme d'institution, c'est-à-dire une femme politique qui veut la pérennité de son œuvre et qui sait négocier avec l'Église locale y compris quand les temps sont durs.

b. L'expérience de l'échec : Fructifier n'est pas multiplier

En 1206, Dominique commence à rassembler des femmes revenues dans l'Église. C'est la fondation de Prouille. (*Libellus* 27). Et ce fut surtout Dominique qui se préoccupa d'assurer aux moniales un logis et les ressources nécessaires à leur subsistance. « Elles n'eurent pas d'autres maîtres pour les former à la vie de l'Ordre », dit une sœur de Bologne. Diego, cette fois, n'intervient pas. *C'est la naissance de l'Ordre*. Jean-René Bouchet commente : « Les moniales apparaissent comme les partenaires indispensables du projet apostolique personnel de Dominique, puis de ses frères. C'est ainsi que Prouille sera appelée "Sainte prédication", c'est-à-dire le lieu d'où peut jaillir une parole évangélique, ce qui est tout autre chose qu'un discours, fût-il pieux » (p. 35).

C'est encore une profonde histoire d'amitié. Entre Dominique et Cécile. Entre Jourdain et Diane. Entre Marie Poussepin et le père Mespolié. Il me semble que la prédication naît dans l'amitié que nous avons les uns pour les autres, les unes pour les autres, dans le respect de nos différences et de nos complémentarités. Pendant un temps, des cisterciens se joignent au petit groupe, mais on ne peut pas dire que la prédication de Dominique rencontre un franc succès. Un rapport note sobrement que les prédicateurs « convertissent un petit nombre. Aux fidèles chrétiens, qui sont peu nombreux, ils donnent un enseignement doctrinal et les affermissent dans la foi ». Dans un autre rapport qui évoque la multitude des adeptes de l'hérésie, le ton est plus amer : « Par Dieu ! je dois dire que ces gens se soucient des prédicateurs autant que d'une pomme pourrie ». Dès lors, Diego fit ce à quoi l'on pouvait s'attendre : il repartit pour son diocèse, espérant trouver là-bas de nouveaux prédicateurs. Il n'y réussit pas, car en décembre il meurt à Osma. Coup dur pour Dominique.

Sa prédication échoue. L'assassinat à Arles, le 14 janvier 1208 de Pierre de Castelnau, légat, déclenche une croisade voulue par Innocent III. Elle est meurtrière. Ainsi, le 22 juillet 1208, furent massacrées près de 20 000 personnes, dont 7 000 s'étaient réfugiées dans une église qu'on laissa s'écrouler. On tue des femmes et des enfants. Les cathares se moquent de Dominique : « Est-ce là ton évangile ? Que penses-tu des fils dévoués de ton Église très aimante ? ». Même si les croisés sont ses amis, pendant qu'ils se battent, Dominique prêche, non plus entre Montpellier et Fanjeaux, mais entre Fanjeaux et Toulouse. Il réside à Fanjeaux et est le prieur de Prouille, à 20 minutes à pied.

34. Tandis que les croisés étaient dans le pays et jusqu'à la mort du comte de Montfort, frère Dominique demeura dans son rôle de prédicateur diligent de la parole de Dieu. Quelles persécutions ne dut-il pas subir alors de la part des méchants ! Que de pièges il dut mépriser !

Un jour, il répondit sans se troubler à des gens qui menaçaient de le tuer : "Je ne suis pas digne de la gloire du martyr ; je n'ai pas encore mérité cette mort."

35. Il n'était pas dépourvu non plus de cette forme suprême de charité qui donne sa vie pour ses amis. Il avait en effet rencontré un certain infidèle, qu'il engageait et exhortait à revenir au sein fidèle de notre mère l'Église. Mais l'homme invoquait en réponse la nécessité de la vie matérielle qui l'obligeait à demeurer dans la société des infidèles : les hérétiques lui assuraient la subsistance qu'il n'avait pas la possibilité d'obtenir d'une autre façon. Dominique compatissant au plus profond de ses sentiments décida de se vendre et de racheter au prix de sa liberté la misère de l'âme en péril. Il l'aurait fait, si le Seigneur qui est riche envers tous n'avait procuré d'ailleurs de quoi réparer l'indigence de l'homme.

En 1213, l'évêque de Carcassonne fit de lui son vicaire pour le remplacer dans les questions spirituelles (mais sans pouvoirs judiciaires ni administratifs). Au cours de la même année on lui proposa deux fois un évêché ; il refusa chaque fois, estimant que sa tâche de prédicateur était plus pressante. Dès le début de la mission, il ne se fit plus appeler sous-prieur, mais seulement " frère Dominique ". Il continua à habiter avec quatre ou cinq collaborateurs dans une maison située derrière l'église de Fanjeaux. Dans leurs tournées de prédication ils ne prenaient pas d'argent avec eux, mais se contentaient de ce qu'on leur donnait sur la route ou dans le lieu de la prédication. Le 25 avril 1215, après un long vendredi saint à Fanjeaux, deux toulousains « distingués et capables », Pierre et Thomas, font profession entre les mains de Dominique. Dominique veut un genre de vie religieuse au service de la prédication : il veut des frères « **qui pleurent sur le monde et crient l'Évangile du salut** » (Jean-René Bouchet, p. 43).

c. Va et prêche

En juin ou juillet 1215, Foulques, l'évêque de Toulouse délivre à ce petit groupe une charte d'approbation par laquelle il instituait : « prédicateurs dans notre diocèse frère Dominique et ses compagnons, dont le propos religieux est de s'en aller à pied et de prêcher la parole de vérité évangélique dans la pauvreté évangélique ». L'évêque leur donne aussi des revenus. A ce moment, il y a 9 frères, 6 à Toulouse et 3 à Prouille. (*Libellus* 38)

Il lui manque, pour l'heure, la bénédiction et l'approbation du Siège apostolique. Alors, à l'automne, il part à Rome avec Foulques, l'évêque de Toulouse qui lui est un soutien, et va au Concile. Latran IV, c'est un concile géant ! 450 évêques, 800 abbés...

40. Frère Dominique se joignit à l'évêque et tous deux se rendirent au concile pour prier d'un même vœu le seigneur pape Innocent de confirmer à frère Dominique et à ses compagnons un ordre qui serait et s'appellerait des Prêcheurs. On demanderait également confirmation des revenus assignés aux frères par le comte et l'évêque.

Lisons le père Vicaire :

« Il faut peser le sens de ces mots que Jourdain de Saxe n'emploie pas au hasard. Confirmer n'est pas approuver. C'est exactement rendre plus ferme. Celui qui confirme à cette époque

n'innove ni ne donne : il manifeste seulement l'existence d'une institution ou d'un don antérieur auxquels il accorde par son intervention une plus grande solidité. C'est ainsi que l'on confirme une élection déjà validée, un statut déjà obligatoire ou validement constitué. En particulier, faire confirmer par l'autorité supérieure, c'est soustraire aux velléités d'abrogation ou de modification de l'autorité subalterne ce dont elle a disposé par institution ou par approbation ». (Marie Humbert Vicaire, *saint Dominique*, tome II, p. 20)

Au Concile, on parle de vie religieuse et de prédication. Le principe traditionnel veut que ce soient les évêques qui forment « l'ordre de la prédication ». Le Concile est préoccupé par les prédicateurs itinérants qui disent parfois n'importe quoi (et aujourd'hui ???). Mais il sait aussi qu'il faut de l'aide aux évêques. Aussi, le Concile insiste sur la nécessité pour chaque Église particulière de se donner des prédicateurs en plus de l'évêque. (Ouf). « *Les évêques désignent, pour remplir salutairement la tâche de la sainte prédication, des hommes idoines, puissants en œuvres et en paroles qui, en leur lieu et place, édifient par la parole et par l'exemple les populations qui leur ont été confiées* ». Pain béni pour Dominique !

Mais on demande aussi d'arrêter la multiplication des ordres nouveaux (On ferait bien d'en faire autant de nos jours) : « *Pour qu'une trop grande diversité d'ordres religieux n'entraîne pas une grave confusion dans l'Église de Dieu, nous défendons fermement que l'on crée à l'avenir un nouvel ordre religieux ; mais quiconque voudra entrer dans un ordre religieux choisira l'un de ceux qui sont approuvés. De même, quiconque voudra fonder une nouvelle maison religieuse adoptera la règle et les institutions des ordres déjà approuvés.* »

L'Ordre de Dominique a été approuvé par Foulques avant le Concile, donc il ne tombe pas sous le coup du Concile. Simplement, il faut qu'ils prennent une règle déjà existante.

41. Quand il les eut entendus présenter leur requête, l'évêque du siège de Rome invita frère Dominique à retourner près de ses frères, à délibérer pleinement avec eux sur cette affaire, puis, avec leur consentement unanime, à vouer quelque règle approuvée. L'évêque leur assignerait alors une église. Finalement, frère Dominique reviendrait trouver le pape et recevrait confirmation sur tous les points.

L'Ordre est confirmé en 1216. On rapporte que Dominique qui priait à Saint Pierre vit apparaître Pierre et Paul, le premier lui donnant un bâton et le second lui remettant les évangiles, avec cette parole : « Va et prêche, car Dieu t'a choisi pour ce ministère ». Il vit ensuite ses frères se disperser dans le monde deux par deux.

d. « Prêcheurs » et non « prêchant »

Selon un adage de droit ancien, « ce qui touche tout le monde doit être traité par tous et par tous décidé ». Cette méthode, la conciliarité (Jean-René Bouchet, *Saint Dominique*, p. 47), associe l'accord des cœurs (*concordia*), des esprits (*conspiratio*) et des comportements (*conformitas*). Cela atteste que Dieu est présent. Alors, ensemble, ils délibèrent, selon la

méthode qui deviendra « chapitre », et ils adoptent la règle de saint Augustin, en vigueur à Osma. De plus, elle ne rentre pas dans les détails et permet qu'on lui ajoute des règles coutumières. De leur côté, les sœurs de Prouille aussi ont adopté la règle de saint Augustin.

Durant l'automne 1216, les frères s'établissent dans l'église Saint Romain. Ils sont 20 vers 1217³. En octobre 1216, Dominique retourne à Rome pour demander au pape de confirmer cette petite communauté avec sa mission, sa règle et son lieu. Mais en juillet 1216, Innocent III est mort, c'est donc Honorius III que Dominique rencontre. La bulle de confirmation *Religiosam vitam* est datée du 22 décembre 2016 et est adressée « à ses fils Dominique, prieur de Saint Romain de Toulouse et à ses frères présents et à venir, profès dans la vie régulière, à perpétuité ».

Le 21 janvier 1217 suit une bulle *Gratiarum omnium*, adressée « aux chers fils, le prieur et les frères de Saint Romain, prêchant en pays de Toulouse (*predicantibus in partibus Tholosanis*) ». Mais un notaire pontifical soutenant Dominique a écrit *predicatoribus*. Prêcheurs, voilà ce que sont les frères, et non seulement ce qu'ils font. Connaissant Dominique et la cordialité de ses relations avec le pape, c'est peut-être le pape lui-même qui a demandé cette correction. Il est remarquable de voir combien Dominique s'assure du soutien institutionnel de Rome. C'est indéniablement un homme d'institution qui sait mettre l'institution au service de la fin de son Ordre, la prédication. Il connaît parfaitement de l'intérieur le gouvernement de l'Église.

Parce que l'Ordre est celui des « prêcheurs » et non des « prêchant », et parce que la prédication est une forme d'état de vie fondé sur la *Vita Apostolica*, il n'y a aucun doute, nous en sommes !

[4. Le génie de Dominique : instituer la fraternité](#)

Dans cette dernière partie, je voudrais tenter d'expliquer ce que j'ai suggéré en introduction de façon un peu provocatrice : il n'y a pas de spiritualité dominicaine. A la différence des moines qu'il fréquente et qu'il a lu (Cassien...), Dominique n'écrit aucun traité de vie spirituelle, il ne construit aucune « échelle des moines », il n'ordonne pas la vie commune à la vie spirituelle de ses frères. Son angoisse est le salut de tous. Il veut tout ordonner à la prédication de l'évangile, comme le Christ doux et humble de cœur. « Va et prêche ».

³ C'est alors que Mathieu de France quitta le chapitre de Castres dont il était prieur pour retrouver son ami Dominique. Venu de France avec Simon de Montfort, ce grand religieux y retournerait bientôt pour y répandre le nouvel ordre. Un groupe de Castellans ou d'Espagnols entra dans la communauté avant l'été 1217. Parmi eux se trouvait Mannès, le propre frère de Dominique. Un autre venait de la région d'Osma : Michel d'Ucero. Les autres se nommaient Michel d'Espagne, Pierre de Madrid, Gomez. Un autre frère était originaire d'Angleterre, Laurent l'Anglais, un convers, frère Didier de Normandie. Enfin les Cévennes fournirent à Dominique l'un de ses meilleurs collaborateurs, Bertrand, originaire de Garrigues, près d'Alès, qui devait être le premier prieur de saint Romain, le premier provincial de France, le *socius* et le confident du fondateur. » (Vicaire, II, p. 59)

Devenir moine était considéré comme une voie pour tendre à la perfection évangélique, c'est-à-dire un moyen très sûr pour obtenir son salut. Pour sa part, l'Ordre des prêcheurs établissait une nouvelle priorité : être utile à l'âme du prochain ; ce qui signifiait que les principales observances de la vie du prêcheur étaient comprises comme des moyens en vue de cet unique but : le salut des âmes⁴.

Cette remarque est primordiale. Cela explique à mon sens que le sommet de la prière est pour Dominique la prière d'intercession. Cela explique aussi le rapport à l'accompagnement spirituel : il n'y a pas dans l'Ordre de tradition d'accompagnement spirituel : c'est la communauté qui joue ce rôle et la correction fraternelle. (Je me souviens du témoignage d'un frère de ma génération, qui avait vécu une expérience spirituelle très forte et s'étonnait que son père maître des novices ne le questionne pas à ce sujet. Mais le maître des novices lui a répondu : « Si tu es invivable dans la vie commune, tu peux avoir vu la sainte Vierge, cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est ta capacité à vivre la vie commune »). Le lien fraternel dit le lien spirituel. En guise de conclusion je voudrais insister sur trois points.

a. *La Vita Apostolica*

Le génie de l'ordre est donc dans l'organisation de la vie commune, et dans sa souplesse, vouée à la prédication. Cette souplesse est soutenue par la délibération dans le chapitre qui vise à l'unanimité et la recherche du bien commun. Elle est soutenue par le fait que les charges tournent (et doivent tourner) et qu'un frère ou une sœur qui a fini sa charge est « un parmi d'autre », simplement. C'est ce que l'on appelle dans l'Ordre la *Vita apostolica*, (en latin) pour signifier qu'il n'y a pas d'un côté la vie commune et de l'autre la mission, mais une unique passion : l'annonce de l'évangile, que ce soit au sein de la vie commune ou à l'extérieur. Elle s'inspire des Actes des apôtres. Signifier que c'est la communauté qui prêche, c'est aussi s'inscrire dans une histoire qui nous a précédées et qui continuera après nous, que nous avons donc à préparer au nom de l'amitié pour celles qui nous suivront. Le gouvernement est par excellence, en tradition dominicaine, un acte de prédication.

Dans notre façon d'accueillir dans nos maisons comme des amis ceux qui viennent nous visiter, en étant avec eux d'égal à égal, discret, sans poser de question intrusive, sans faire de leçons de morale, nous prêchons. Quand nous acceptons, comme le faisait Marie Poussepin en son temps, qu'une sœur soit absente, souvent, longtemps, parce que son apostolat le requiert, quand nous l'encourageons en lui disant que nous sommes avec elle, eh bien, par sa voix et par ses mains, c'est la communauté qui prêche. Quand nous nous parlons en vérité, et que nos communautés sont des abris pour la parole d'un autre, nous prêchons. Mais il faut pour cela que nous nous fassions confiance et que nous puissions *nous parler* en vérité.

⁴ Dominique Collin, *Saint Dominique, homme d'évangile*, Fidélité, 2016, p. 53.

Il me semble que les Actes des apôtres racontent concrètement ce que vivent les apôtres après la résurrection lorsqu'ils se mettent à rendre réelle dans leur vie cette parole de Jésus : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis. » (Jean 15). « La prédication n'est pas une œuvre. Il s'agit de susciter dans l'Église une manière d'être : être à Dieu, être ensemble, être au monde » (Jean-René Bouchet). Il faut comprendre le trésor que laisse Dominique en termes d'organisation de la vie commune comme orientée, tendue vers la prédication. Une vie commune où chacun est libre est une « sainte prédication ». Un couvent de moniales dominicaines est une sainte prédication. Les œuvres de charité des sœurs apostoliques, si elles naissent de la *vita apostolica*, sont une sainte prédication.

La *vita apostolica* est fondée dans la relation d'amitié et de liberté que le Christ entretient avec les siens, et se déploie dans l'amitié et la liberté entre nous, entre les frères et les sœurs, entre chacun de nous et les laïcs que nous côtoyons tous les jours.

b. La règle n'oblige pas sous peine de péché

Il faut parler ici de la **dispense**. Les moines pouvaient demander à l'abbé dispense pour raison de santé par exemple. Le chapitre de 1220 innove en élargissant la dispense à ce qui pouvait « faire obstacle à l'étude, à la prédication, ou au bien des âmes, puisqu'on sait que notre ordre – rappelle le chapitre – dès le début, a spécialement été institué pour la prédication et le salut des âmes et que notre étude doit tendre par principe, avec ardeur et de toutes nos forces, à nous rendre capables d'être utiles à l'âme du prochain. »

La notion de dispense est une notion clé pour Dominique. Il ne s'agit pas d'une facilité mais d'une conviction de fond : la règle n'oblige pas sous peine de péché. Pour le dire autrement, le péché est toujours envers le frère, la sœur et non envers la règle.

« La règle n'oblige pas sous peine de péché. » Dominique est convaincu que la règle a en vue le salut des âmes et non elle-même ; au point qu'on rapporte qu'il disait vouloir aller dans tous les couvents gratter de son couteau les règles qui obligeraient à être respectées sous peine de péché. (Dominique Collin, *Saint Dominique, homme d'évangile*, p. 54)

L'obéissance est obéissance au frère, au prochain, aux circonstances, au pauvre et non à la règle. Le prieur est le premier à faire la *venia* devant ses frères une fois élu. Il est le premier à obéir. On raconte que Dominique la nuit, faisait le tour des frères et remontait la couverture de celui qui avait froid et chez qui elle était tombée. Ce souci-là, peut-être idéalisé, dit quelque chose du style de vie qui devrait être le nôtre. Dans un autre genre, Marie Poussepin (et cela m'a toujours bouleversée) écrit dans les *Règlements*. On retrouve la même angoisse que celle de Dominique pour le salut de tous :

Comme c'est la charité qui doit être l'âme de la communauté, elle fera ouvrir la porte à toutes les personnes qui se retireront du monde, par le désir d'une sincère conversion. On ne fera distinction ni de pays ni de naissance ; mais [...] celles qui sont dans un plus grand danger de leur salut, doivent voir la préférence. (R. XIV)

« Féodal dans sa conception de l'obéissance (serment d'un vassal à son suzerain), médiéval dans son souci de suivre les observances canoniales, l'ordre fut novateur en se dotant d'une législation originale, particulièrement bien adaptée à son propos. » (Dominique Collin, *Saint Dominique, homme d'évangile*, p. 49). Les constitutions des frères sont extrêmement précises, et c'est cette précision qui donne à la vie commune toute sa souplesse. Plus les constitutions sont précises, plus on évite l'arbitraire et les abus de pouvoir.

c. *La parrhêsia*

L'amour de la Parole de Dieu, doit nous apprendre à parler et à nous parler, en vérité. La vie dominicaine doit nous apprendre à parler. A dire ce que nous pensons en vérité, sans craindre le jugement d'autrui. Il y a une dimension culturelle à cette *parrhêsia*, c'est indéniable, et on en prend conscience de façon plus ou moins douloureuse dans les chapitres internationaux et dans la vie commune. Il n'empêche.

Le livre des Actes des apôtres se termine avec la prédication de Paul au-delà des frontières d'Israël : « Il annonçait le règne de Dieu et il enseignait ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ avec une *entière assurance* (pârrhêsia) et sans obstacle. (Actes 28, 31). L'assurance dont il est question est le mot grec *parrhêsia*, qui signifie « la faculté de dire les choses », la hardiesse et la franchise, la capacité à parler en son nom propre, quelque chose comme le contraire de la langue de bois. Situé dans le dernier verset des Actes, ce mot nous offre un horizon, une manière d'habiter la parole et de faire la vérité.

On retrouve ce terme le plus souvent dans les difficultés. Dans la Bible grecque, la Septante, la *parrhêsia* qualifie la marche du peuple sorti de l'esclavage d'Égypte : « J'ai brisé les barres de votre joug et je vous ai fait marcher *la tête haute* » (Lv 26, 13). C'est la tonalité de la parole prophétique, qui n'annonce par le malheur par plaisir, mais afin qu'un sursaut ait lieu et qu'il ne se produise pas. C'est la manière d'être de celui qui préfère affronter l'épreuve sans la fuir : devant ceux qui l'ont opprimé, « le juste se tiendra debout, plein d'*assurance* » (Sagesse 5,1). La *parrhêsia* évoque enfin la liberté de ton du croyant qui prie. La véritable humilité a sans doute cette figure : l'humble se tient sans honte devant Dieu, dans l'assurance qu'il peut tout exposer de sa vie, que tout peut être examiné, y compris ses questions et son échec, devant Lui. La *parrhêsia* est la qualité de parole de l'homme libre, mais de surcroît elle est efficace et rend libre celui qui s'y risque.

Selon Jean l'évangéliste, elle caractérise avant tout la parole de Jésus. Il parle *librement, ouvertement* comme lorsqu'il leur explique : « Lazare est mort » (Jn 11,14). Il ne fuit pas l'approche de sa passion, ni les difficultés auxquelles vont être confrontés ses disciples. Et devant le grand prêtre dont la parole accusatrice est tout le contraire de la *parrhêsia*, Jésus dit encore : « J'ai parlé *ouvertement* au monde » (Jn 18,20). C'est ainsi qu'il a pu s'adresser avec une égale assurance au diable dans le désert, aux puissants de ce monde, et aux siens, y compris

pour les reprendre quand ils voulaient lui faire éviter l'épreuve. « Passe derrière moi Satan ». Voilà une parole tranchante qui nous réinstalle dans un juste rapport à la vérité qu'il est.

Paul est un de ceux dont la parole est habitée par cette *parrhêsia* après sa conversion. Il affronte de l'intérieur ceux qui parmi les nouveaux chrétiens n'envisagent pas d'aller au-delà de leur petit monde. Lui cependant a découvert en sa chair que la loi pouvait tuer quand elle n'était pas fondée dans l'Esprit de vérité. Il sait qu'il faut aller ailleurs, plus loin, faire autrement, pour que l'Évangile soit annoncé à tous, car il est pour tous. Alors il exhorte les siens : « La lettre tue, mais l'Esprit donne la vie. [...] Et puisque nous avons une telle espérance, c'est avec grande *assurance* que nous nous comportons » (2 Co 3,6.12). « Priez aussi pour moi : qu'une parole juste me soit donnée quand j'ouvre la bouche pour faire connaître avec *assurance* le mystère de l'Évangile » (Eph 6, 19). Il se pourrait que la *parrhêsia* soit un des fruits de la prière, quand l'homme ou une femme qui prie se tient en vérité devant Dieu et ne se raconte plus d'histoire.

La parole de celui qui se voue à la *parrhêsia* n'est pas prétentieuse, elle n'avance pas avec un étendard. Elle n'est jamais en surplomb, elle n'est pas bavarde. Elle n'apporte pas de réponses toutes faites aux questions que nous portons. Celui ou celle qui se risque à la *parrhêsia* apprend à nommer ce qui est par son nom, et notamment le péché de l'Église et les illusions mondaines, y compris dans sa propre existence, y compris quand on ne veut pas l'entendre. C'est souvent une ligne de crête : il ne peut y avoir de *parrhêsia* sans une humilité profonde, qui permet de demeurer « tête haute » avec persévérance, malgré les vents contraires. Savons-nous poser des questions aux autres sans connaître les réponses, de vraies questions dont la réponse nous intéresse vraiment ? Comment nous aider ensemble à vivre cette liberté de ton, à éviter *et* la langue de bois, *et* la critique qui ne construit rien ?

La *parrhêsia* grandit dans le silence et la retenue de celui qui a découvert qu'à trop parler, souvent, on dépare. Il faut sans doute beaucoup aimer celle ou celui à qui l'on parle pour s'adresser à lui avec cette audace. Il faut avant tout beaucoup l'écouter.

Conclusion : Histoires d'amitié

Dans l'Ordre naissant, il y a de hautes figures : Réginald est l'une d'elle, Jourdain de Saxe, une autre. C'est Réginald qui recevra Jourdain. Réginald était un homme savant, d'Orléans (ma ville de naissance). L'amitié de Dominique le bouleversa et il le rejoint. « Son éloquence était d'un feu violent et son discours, comme une torche ardente, enflammait le cœur de tous les auditeurs : bien peu de gens avaient un tel roc dans le cœur qu'ils pussent se dérober à l'effet de son feu. Bologne tout entière était en effervescence, il semblait qu'un nouvel Élie venait de se lever. Maître Réginald reçut alors dans l'ordre bien des gens de Bologne, le nombre des disciples se mit à augmenter et beaucoup se joignirent à eux. » (*Libellus* 58). Après Bologne, il est envoyé à Paris. A l'heure de sa mort, on le questionne :

64. Il me souvient que tandis qu'il vivait encore, frère Matthieu qui l'avait connu, dans le siècle, glorieux et difficile dans sa délicatesse, l'interrogea parfois avec étonnement : "N'éprouvez-vous pas quelque répugnance, maître, à cet habit que vous avez pris ?" Mais lui, en baissant la tête : "Je crois n'avoir aucun mérite à vivre dans cet ordre, car j'y ai toujours trouvé trop de joie."

Jourdain quant à lui était étudiant à Paris quand il décida de rentrer dans l'Ordre. Peut-être était-il maître es-arts ou es-lettres. Un jour, il voit un pauvre devant Notre Dame alors qu'il s'y rend pour les Mâtines. Il lui donne sa ceinture, car il n'a pas d'argent, et retrouve sa ceinture autour des reins du Crucifié une fois entré dans Notre Dame. Secourir un pauvre, c'est servir le Christ. Alors il rentre dans l'Ordre et est reçu par Réginald. Un de ses amis, Henri, est chanoine. Il partage la même chambre d'étudiants et arrive à le convaincre de rentrer avec lui. Ils sont trois à prendre l'habit ensemble avec Léon. C'est encore une histoire d'amitié.

75. Quand arriva le jour où par l'imposition des cendres on rappelle aux fidèles leur origine et leur retour en cendres, nous décidâmes nous aussi, en un moment bien convenable pour inaugurer la pénitence, à remplir le vœu que nous avions fait au Seigneur, à l'insu de nos camarades de pension. Aussi, lorsque le frère Henri sortait de la maison et qu'un camarade lui posa la question : « Où allez-vous Seigneur Henri ? » « Je vais, dit-il à Béthanie ». L'autre ne comprit pas alors ce que le mot signifiait, mais plus tard, après coup, quand il vit son entrée à Béthanie, c'est-à-dire à la maison de l'obéissance. Nous nous retrouvâmes tous trois à Saint Jacques et au moment où les frères chantaient l'Antienne « *Immutemur habitu, etc.* » (Changeons de conduite...) nous arrivâmes à l'improviste et fort opportunément au milieu d'eux. A l'instant et sur place nous dépouillons le vieil homme et revêtons l'homme nouveau, réalisant en nos personnes ce que leurs chants disaient de faire.

Assez vite, Henri sera prieur de Cologne. Et à sa mort, voilà le témoignage de Jourdain :

77. La miséricorde l'avait revendiqué pour elle tout entier. Il rayonnait si aisément sur tous les cœurs, il entrait si facilement dans la société d'un chacun que, si vous aviez quelque relation avec lui, vous auriez estimé qu'il vous préférerait à tous ».

Jourdain est aussi très lié avec Diane d'Andalo, jeune bolognaise séduite par les prédications de Réginald, qui fera ses vœux entre les mains de Dominique avant de fonder, quatre ans plus tard, le monastère de sainte Agnès de Bologne. La correspondance entre Diane et Jourdain est une merveille d'amitié. « J'ai mal à ton pied » lui écrit-elle un jour où lui s'est blessé. Cette couleur d'amitié est une marque constitutive de l'Ordre et des relations entre les frères et les sœurs.

Doué pour l'amitié, Jourdain attirera dans l'Ordre beaucoup de jeunes étudiants. C'est lui qui accueillera celui qui deviendra Albert Le Grand. Il aura très vite des charges, sera provincial de Lombardie, puis successeur de Dominique à la tête de l'Ordre. Il a veillé à poursuivre l'œuvre législative de celui qu'il appelle son Père et son Maître.

Voilà. L'amitié et le souci de salut de tous vont de pair : il faut aimer les gens pour désirer qu'ils soient sauvés du désespoir, de la violence, ou de toute autre forme d'esclavage. C'est ce qui fut le moteur de la vie de Dominique, et je crois, de Marie Poussepin.